CERVANTES

DON QUICHOTTE



ILLUSTRATIONS DE THOMAS DERRICK


DON QUICH







DON QUICHOTTE
de la Manche.



Don Quichotte



ABRÉGÉ POUR-LES ENFANTS PAR
KATHLEEN FITZ GERALD
ILLUSTRATIONS DE
THOMAS DERRICK



LONDRES
SIEGLE.HILL ET CIE.
2 LANGHAM
PLACE
W

[1912]


nil desperandu



Chapitre I.



DANS un village de la Manche, en Espagne, vivait un gentilhomme âgé d'environ cinquante ans, il possédait une rondache rouillée, un cheval maigre et un lévrier.

Il menait une vie bien simple, sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans et d'une nièce qui n'en avait pas vingt. En plus il était servi par un valet qui travaillait aux champs, taillait la vigne, et s'occupait de l'écurie. Notre gentilhomme était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal et grand chasseur. Il s'appelait don Quixada.

Don Quixada étudiait avec beaucoup de goût l'histoire de la chevalerie, il y passait la plupart de son temps et oubliait tout, même la chasse. Ainsi, il forma le projet de se faire une grande bibliothèque, car il aimait à vivre

entouré de livres. Bientôt cette passion de la, lecture s'empara de lui tout à fait, et notre gentilhomme passait les jours et les nuits dans sa bibliothèque où il faisait une lecture perpétuelle, mais cette façon de vivre et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle; il perdit le jugement.

Enfin il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange qu'on ait jamais conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante.

Aussitôt il s'y mit. Il alla chercher de vieilles armes couvertes de rouille, il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il pût; ne trouvant pas de casque il en fit un de carton, auquel il ajouta de petites bandes de fer pour le rendre plus solide.

Ainsi, il se crut bien armé et se décida à commencer sa vie nouvelle. Il chercha encore un nom pour son pauvre cheval, qui n'était pourtant rien qu'un squelette. Après beaucoup de réflexions, il choisit le nom sonore de *Rossinante*, et ce choix lui plut si bien qu'il eut l'idée de choisir un nom pour lui-même, afin d'être digne de son nouveau rôle. Il voulait faire participer son pays à la gloire qu'il allait récolter, et pour cela il se nomma *Don Quichotte de la Manche*.

Finalement, don Quichotte trouva que d'après

tous les livres il fallait avoir une belle dame pour laquelle il risquerait sa vie en faisant des choses héroïques.

Ainsi, il s'imagina amoureux d'une Princesse et à cette Princesse il donna le nom de Dulcinée.

Là-dessus, don Quichotte sortit de chez lui pour la première fois,—la tête pleine de toutes les aventures dont les livres de sa bibliothèque lui parlaient. Il se rappela pourtant qu'il n'était pas encore armé chevalier et qu'il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de la chevalerie. Il se promit donc de se faire armer chevalier par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires.



Chapitre II.

UNE FOIS PARTI don Quichotte chemina longtemps dans des plaines sans rencontrer d'aventures. Un soir, quand lui et son cheval étaient à peu près morts de faim et de fatigue, il aperçut une hôtellerie et s'empressa d'y entrer. L'aubergiste arriva pour le recevoir et donna à notre héros, aussi bien qu'à son cheval, tous les soins nécessaires. Il y avait à l'auberge deux demoiselles qui demandèrent à don Quichotte s'il voulait manger quelque chose et qui lui aidèrent à y arriver, car son col de fer l'empêchait de porter quoi ce soit à la bouche—et lorsqu'il fut question de boire, l'aubergiste fut forcé de faire passer le vin par un roseau percé.

Ainsi fortifié, don Quichotte revint à l'idée de se faire armer chevalier. Il demanda à l'auber-

giste de lui parler en tête-à-tête. Tous les deux se rendent à l'écurie où notre héros se jette à genoux devant l'aubergiste, et lui dit :

—Illustre chevalier, je vous demande de me permettre que cette nuit je fasse la veillée des armes dans la chapelle de votre château et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de la chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errants.

L'aubergiste qui ne savait rien de toutes les histoires d'aventures qu'avait lues don Quichotte, soupçonnait pourtant sa folie, et voulant s'en amuser, il lui répondit :

—Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme.—Vous ne pouviez mieux vous adresser qu'à moi, ma jeunesse entière fut consacrée à cet honorable exercice.—Il m'est toujours un plaisir de recevoir dans mon château tous les chevaliers errants qui prennent ce chemin. En ce moment je n'ai point de chapelle à vous offrir, mais il est possible de s'en passer. Ma cour qui est grande et commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veillée des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies ; après quoi vous serez chevalier.

Don Quichotte promit de n'y pas manquer

Il alla chercher ses armes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge, près du puits. Gardant son écu et sa lance, il commença à se promener en long et en large devant l'auge.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie s'approcha de l'auge pour donner à boire à ses mulets. Don Quichotte lui cria d'une voix terrible :

—Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes, elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée ; ta mort expiera ton audace.

Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors saisit sa lance à deux mains et la fit tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge, et recommence à se promener. Un instant après, un autre muletier arrive pour abreuver ses mulets, et retire les armes de dessus l'auge. Don Quichotte, sans lui dire un mot, lève sa lance, la lui casse sur la tête, blessant le pauvre muletier en trois ou quatre endroits. L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie :

—O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards après cette terrible aventure !

Tout de suite, les camarades du blessé commencèrent à prendre des pierres pour les jeter à don Quichotte.—Mais l'aubergiste s'empressa de leur crier que ce n'était qu'un fou, et qu'ils perdraient leur temps en essayant de se battre avec lui.

Alors don Quichotte reprit sa promenade, non sans avoir souffert, et l'aubergiste décida de s'en débarrasser en lui conférant l'ordre qu'il demandait. Il vint lui assurer que, ayant passé la veillée des armes, il pouvait, à défaut d'une chapelle, recevoir en tout autre endroit, l'accolade et le coup du plat de l'épée dans le dos. Don Quichotte le crut et y consentit. Alors l'aubergiste alla chercher le livre où il écrivait ses rations de paille, et, suivi d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle, et encore de deux demoiselles, il revint trouver don Quichotte, et, sans délai, le frappa avec le plat de son épée.

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier courut seller Rossinante, monta dessus, et fit ses adieux à l'aubergiste, qu'il remercia dans les termes les plus extravagants, pour tout ce qu'il avait fait. L'hôte lui répondit de la même façon, traitant la situation avec un grand sérieux, et, sans demander quoique ce soit à don Quichotte pour son logement, le vit partir avec grande joie.

Chapitre III.

A L'AUBE, don Quichotte se remit en route. Il voulait rentrer chez lui pour chercher de l'argent, des chemises, et surtout pour trouver un écuyer. Dans une forêt où Rossinante marchait très légèrement, notre héros entendit des cris plaintifs; enchanté à l'idée qu'il allait secourir un malheureux don Quichotte se dirigea vers le bois; à l'entrée, il trouva une jument attachée à un arbre, et plus loin, un garçon de quinze ans, lié au tronc d'un chêne; un laboureur le fustigeait avec une courroie, et le pauvre garçon poussait des cris déchirants.

Don Quichotte s'adressa tout de suite au paysan, et lui ordonna de cesser.

Le paysan, tout surpris par cette grande figure armée, lui dit :

—Seigneur, ce jeune garçon est mon valet, que je paye pour garder mon troupeau ; il le fait si mal que, tous les jours, il me manque quelques brebis, et pour punir cette négligence

je suis venu à ne lui payer que la moitié de ses gages.

Don Quichotte se sentit plein de rage ; il ordonna au paysan de payer tout de suite, et en plus lui recommanda de ne jamais battre le pauvre garçon, en l'assurant que s'il recommençait il aurait à rendre compte de son action à don Quichotte de la Manche, chevalier très connu : le valeureux qui venge les injures et redresse les torts.

Après cette rencontre, notre héros continua son chemin.

Il ne se doutait pas que là-bas, sa gouvernante et sa nièce étaient en train de parler de lui et de ses aventures, et qu'elles avaient imploré l'aide du curé et du barbier, Maître Nicolas, pour brûler tous ses livres, car elles savaient bien que l'idée de toutes ces aventures lui était venue en les lisant, et elles disaient que ceci avait gâté la meilleure tête de la Manche. En effet, don Quichotte rentra chez lui assez tard, et eut hâte d'annoncer à sa nièce qu'il avait été blessé en combattant dix géants les plus terribles qu'on puisse voir ! On n'en crut rien, mais on donna vite à boire et à manger à Don Quichotte, après quoi il se coucha, sans plus penser à ses blessures.

La gouvernante profita de son sommeil, pour brûler tous les volumes jetés dans la cour. Le

curé et le barbier firent murer tout de suite la porte du cabinet des livres, en recommandant à la nièce de dire à son oncle, quand il les chercherait, qu'un enchanteur les avait enlevés.

Après deux jours, don Quichotte voulut entrer dans sa bibliothèque. Ne retrouvant plus la porte, il la cherchait de tous les côtés, tâtait et retâtait avec ses mains, s'arrêtant toujours à l'endroit où la porte avait été.

Enfin, il demanda à sa nièce de lui indiquer son cabinet de livres.

—Quel cabinet? répondit-elle, il n'y a plus ni livres, ni cabinet, un enchanteur, qui vint ici pendant votre absence a tout emporté. Il nous dit, en s'en allant, qu'il voulait se venger du Maître de la maison, qu'il haïssait mortellement.

—Je le connais bien, répondit don Quichotte; c'est Freston, mon plus grand ennemi. Sa profonde science lui a fait connaître qu'un chevalier qu'il protège, serait un jour vaincu par moi. Depuis ce temps, son dépit le porte à me jouer tous les mauvais tours qu'il peut; cela ne l'avancera guère, cela ne changera pas le destin.

—Mon oncle, reprit la nièce, pourquoi vous mêler de toutes ces querelles? Ne seriez-vous pas plus heureux en restant paisible chez vous, plutôt que d'aller par le monde faire souvent triste rencontre?


Sancho

Mais don Quichotte refusa de l'écouter. Il resta encore quinze jours chez lui. Pendant ce temps, dans les fréquents entretiens qu'il avait avec le curé et le barbier, il insistait toujours sur l'utilité de la chevalerie errante, et sur son projet de la faire revivre.

Il avait aussi une autre idée en tête ; c'était de se trouver un écuyer. En secret, il sollicita de le suivre un laboureur de ses voisins, homme simple et pas trop intelligent. Don Quichotte lui fit beaucoup de promesses. Il lui répétait toujours que, dans ce beau métier d'écuyer errant, rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une île.

Le laboureur, qui s'appelait Sancho Pança, fut surtout séduit par cette espérance — et résolut de quitter sa femme et ses enfants pour courir après ce gouvernement.

Alors, don Quichotte convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Sancho, qui n'avait pas l'habitude de faire beaucoup de chemin à pied, demanda à son maître la permission de partir avec son âne, une excellente bête.

Le nom d'âne fit quelque peine à don Quichotte ; il ne se rappelait point qu'aucun écuyer célèbre eût suivi son maître de cette manière. Mais, réfléchissant qu'il donnerait à Sancho le

cheval du premier chevalier vaincu, il ne vit point d'inconvénient à le laisser venir sur son âne.

La nuit était belle, et don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien, qu'au point du jour, ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés. Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa gourde, était impatient de voir cette île dont il devait être gouverneur. Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avançait sur le maigre Rossinante. Sancho se tenait tout près de son maître, et ne cessait point de l'interroger sur ce grand empire qu'il avait l'intention de conquérir.





Chapitre IV.



CHEMIN faisant, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent, et, regardant son écuyer, il lui dit :

—Mon ami, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles ?

—Quels géants ? répondit Sancho.

—Ceux que tu vois, avec ces grands bras, qui ont, peut-être, deux lieues de long.

—Mais, monsieur, ne voyez-vous pas que ce sont des moulins à vent, et que ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes ?

—Ah ! mon pauvre ami, on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont

des géants, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi, va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat.

En disant ces paroles, il piqua des deux, sans écouter le pauvre Sancho, qui se tuait à lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins; sans se désabuser davantage, à mesure qu'il en approchait, don Quichotte disait:

—Attendez-moi! attendez-moi, lâches, brigands! un seul chevalier vous attaque. A l'instant même, un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner.

—Oh! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte, vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en seriez pas moins punis.

Il embrasse son écu, et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin qui l'enlève, lui et son cheval, et les jette à vingt pas l'un de l'autre.

Sancho s'empressa d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde.

—Eh! que Dieu me soit en aide! dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent.

—Paix! paix! répondit le héros; c'est dans le métier de la guerre que l'on se voit


TD
L'aventure des moulins à vent

le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi ce redoutable enchanteur Freston, déjà voleur de ma bibliothèque. Je vois bien ce qu'il vient de faire; il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience! il faudra bien, à la fin, que mon épée triomphe de sa malice.

—Dieu le veuille! répondit Sancho, en le remettant debout, et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Notre héros, remonté sur sa bête, suivit le chemin de Port Lapice, ne doutant pas que ce lieu ne fût riche en aventures. Il regrettait beaucoup sa lance, que l'aile du moulin avait brisée.

—Mon ami, dit-il à Sancho; je me souviens d'avoir lu qu'un chevalier espagnol, appelé Perez de Vergas, ayant rompu son épée dans une bataille, arracha une branche ou un tronc de chêne avec lequel il tua tant de Maures, qu'on le surnomma l'Assommeur. Au premier chêne que je rencontrerai, je vais me tailler une massue, et cette arme me suffira pour faire de tels exploits que jamais personne ne pourra les croire.

—Ainsi soit-il, reprit Sancho; mais redressez-vous un peu, car vous allez tout de côté.

—Je t'avoue que je me ressens de ma chute, et si je ne me plains pas, c'est qu'il est défendu

aux chevaliers errants de se plaindre, quand même ils auraient l'estomac ouvert.

—Diable! si c'est défendu même aux écuyers, je ne sais trop comment je ferai, car je vous préviens qu'à la moindre égratignure je crie comme si on m'écorchait. Mais vous ne pensez pas, monsieur, qu'il est temps de dîner?

Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac; il allait, doublant les morceaux et haussant la gourde avec tant d'appétit, que bientôt il en aurait donné à son maître.

La nuit vint, nos aventuriers la passèrent sous des arbres. Don Quichotte choisit une forte branche, à laquelle il mit le fer de sa lance. Il se garda bien de fermer les yeux. Sancho ne fit qu'un somme jusqu'au matin, et les rayons du soleil levant, qui lui donnaient sur le visage, non plus que le gazouillement des oiseaux à l'arrivée du jour, ne l'auraient pas réveillé si son maître ne l'eût appelé.

Don Quichotte et Sancho se mirent en route à l'aube, et après trois heures de marche, découvrirent le port Lapice.

—Pour le coup, s'écria don Quichotte, nous pouvons ici, mon frère Sancho, enfoncer nos bras jusqu'aux coudes dans ce qu'on appelle

aventures. Mais souviens-toi en toute chose de l'important avis que je vais te donner. Quand bien même tu me verrais dans le danger le plus terrible, garde-toi de mettre l'épée à la main et de te précipiter ; il ne t'est permis de combattre que dans le cas où ceux qui m'attaqueraient seraient de la populace.

—Soyez tranquille, répondit Sancho, jamais aucun de vos ordres ne sera mieux exécuté que celui-là ; cependant si l'on en veut à ma personne je me défendrai de mon mieux sans me soucier d'aucune loi.



Chapitre V.

LE lendemain, après une longue marche, don Quichotte et son écuyer s'arrêtèrent pour passer l'heure de la chaleur dans une belle prairie. Tous deux descendirent de leurs montures, laissèrent Rossinante et l'âne paître en liberté l'herbe fraîche, fouillèrent dans le bissac et, sans cérémonie, mangèrent ensemble ce qu'ils y trouvèrent ; Sancho ne s'était pas avisé de mettre des entraves à Rossinante. Le hasard avait amené dans ce lieu une troupe de juments galiciennes, conduites par des muletiers qui s'étaient arrêtés dans ce pré pour y faire la sieste.

Rossinante, sans demander la permission à son maître, s'en va tourner autour des juments de Galice. Celles-ci le reçurent avec des

ruades, brisèrent bientôt son harnais, sa selle et le laissèrent tout nu. Ce n'eût été rien, si les muletiers n'étaient accourus avec leurs pieux ferrés, et n'en avaient donné tant de coups au pauvre cheval, qu'ils l'étendirent par terre. Déjà le héros et son écuyer accouraient à son secours.

—Ami Sancho, dit don Quichotte tout essoufflé, ces marauds-là ne sont pas chevaliers ; tu peux m'aider à tirer vengeance de l'affront qu'ils osent faire à Rossinante.

—Eh ! quelle diable de vengeance pouvons-nous demander ? répondit Sancho, ne voyez-vous pas qu'ils sont vingt, et nous ne sommes que deux ; encore ces deux-là, peut-être, n'en valent-ils qu'un et demi.

—J'en vaux cent, reprit don Quichotte, qui mit l'épée à la main, tomba sur les muletiers, et, de son premier revers, partageant le gilet de cuir que portait un d'eux, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître, et fait voir le jour à son épée.

Les muletiers, honteux de se voir battus par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, enveloppèrent nos héros, et commencèrent à tomber sur eux de toutes leurs forces. Sancho fut le premier à bas, don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre, et vint tomber aux pieds de Rossi-

nante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés. Ils rassemblèrent promptement leurs juments et se hâtèrent de partir en laissant maître, valet et cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix faible et dolente, s'écria :

—Seigneur don Quichotte ; ah ! mon seigneur don Quichotte ! . . .

—Que veux-tu, mon frère Sancho, répondit le chevalier, avec un accent non moins lamentable.

—Je voudrais, s'il était possible, que vous me donnassiez quelque chose pour guérir mes blessures. Il me semble que je vais perdre l'usage de mes mains. Et quand croyez-vous que nous aurons l'usage de nos pieds ?

—Je l'ignore, mon pauvre ami, je dois avouer cependant, que tout ceci est arrivé par ma faute. Je me suis battu avec des gens qui n'étaient point armés chevaliers.

Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que je t'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main ; attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise.

Si [illegible] hevaliers viennent à leurs secours,

sois tranquille, je m'en charge alors ; et tu connais, j'espère, la force de mon bras terrible. Ah ! j'en mourrais de douleur, mon ami, si je ne savais pas que ces accidents sont attachés à notre profession. Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce pauvre Rossinante. A défaut de Rossinante, ton âne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures. Lève-toi donc, amène ton âne, et sortons de ces déserts avant la nuit.

L'écuyer parvint à relever Rossinante, ensuite il plaça don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue, et ainsi s'achemina vers la grand' route. Au bout d'une petite lieue, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, selon sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château.

L'aubergiste, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, s'empressa de demander à Sancho quel mal il avait. L'écuyer lui répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé du haut d'une montagne en bas, et que ses côtes en étaient un peu froissées. La femme de l'aubergiste accourut pour soigner don Quichotte. En voyant ces contusions, elle dit à Sancho que cela ressemblait plus à des coups qu'à une chute.

—Ce ne sont pourtant point des coups, répondit Sancho ; mais c'est que la montagne avait beaucoup de rochers, dont chaque pointe lui a

fait du mal; et je vous assure que mes épaules ne sont guère en meilleur état que celles de mon maître.

—Comment s'appelle votre maître? interrompit l'hôtesse.

—Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, un des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus.

—Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'avez pas déjà quelque grand Comté?

—Patience, madame, depuis un mois nous cherchons des aventures, et si monseigneur guérit de ces blessures-ci, je vous réponds que j'aurai au moins un duché pour moi.

Dans le courant de la nuit, les blessures de don Quichotte se calmèrent; il alla lui-même seller Rossinante, et aida son écuyer à monter l'âne.

Avant de partir, il dit à l'aubergiste:

—Seigneur Alcade, recevez mes remercîments pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château, rien ne peut me faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. Pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage, si quelqu'un vous a fait du tort, dans ce cas, mon noble métier est de les venger.

—Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je

n'ai point besoin que votre seigneurie me venge d'aucune offense, mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées.

—Comment! reprit don Quichotte, est-ce que ceci est une auberge? Cela est singulier, j'avais toujours cru que c'était un fort beau château; mais, au surplus, peu importe. Quant au payement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne désobéisse pas aux règles de la chevalerie errante, dont la première est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des services innombrables qu'ils rendent au public.

—Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur; payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte.

—Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. En prononçant ces derniers mots, don Quichotte sort de l'hôtellerie, sans que personne l'arrête et sans songer à regarder si son écuyer le suit.

L'aubergiste, le voyant parti, courut aussitôt à Sancho, en renouvelant sa demande; mais l'écuyer répondit, qu'en qualité d'écuyer errant, la même loi qui défendait à son maître de

payer dans les auberges, le lui défendait aussi. Malheureusement, il y avait alors dans l'hôtellerie, quelques voyageurs de Segovie et de Séville, aimant à rire et à se réjouir surtout aux dépens d'autrui. D'un commun accord, ils s'approchent de Sancho, le descendent de son âne, envoient chercher une couverture ; chacun en saisit un petit bout, ils placent au milieu le pauvre écuyer, et tous les neuf se divertissent à le faire voler à quinze ou vingt pieds de terre, le recevant et le renvoyant à peu près comme un gros ballon. Les cris du malheureux arrivèrent jusqu'à son maître qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avait pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant le tour des murs pour chercher une autre entrée, aperçut son triste écuyer, allant et venant dans les airs avec tant de grâce que, sans la colère qui le souffoquait, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille, mais ses blessures l'empêchèrent de le faire. Les autres, pourtant, continuèrent à faire sauter le malheureux jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes, ils le remirent sur son âne.

L'hôtesse, pleine de pitié, courut au puits



SANCHO
DANS LA
COUVERTURE

remplir un pot d'eau fraîche qu'elle revint lui présenter. Ensuite, l'aubergiste ouvrit les deux battants à Sancho, qui donna des talons à son âne, et sortit fort satisfait au fond du cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il était l'empêcha de s'apercevoir qu'il oubliait son bissac. L'hôte, quand il fut dehors, voulait refermer la porte, mais il en fut empêché par les jeunes farceurs qui n'auraient pas craint don Quichotte, quand bien même il eût été chevalier de la Table Ronde.





Chapitre VI.

SANCHO rejoignit son maître, si faible, si abattu, qu'il pouvait à peine faire marcher son âne.

—Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent, que je suis certain que ce château, ou cette auberge est assurément enchantée. Ceux qui se sont joués de toi d'une façon si atroce ne peuvent être que des fantômes.

—Mort de ma vie ! reprit l'écuyer ; si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes ; ils ne sont que trop en chair et en os. Je vois clair comme le jour, que si nous continuons à cher-

cher les aventures, nous en trouverons de si bonnes, que notre peau y restera. Le meilleur serait de nous en retourner dans notre village, à présent, puisque la moisson se fait.

—Mon pauvre Sancho, je te le repète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces misères-là auprès de la gloire qui nous attend? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat?

—Comment voulez-vous que je le comprenne? Depuis que nous cherchons des aventures, nous n'avons vaincu personne.

—Tout va mieux, mon enfant, interrompit don Quichotte, car je vais tâcher de me procurer quelque épée avec laquelle on brise, ou détruit toutes sortes d'enchantements.

Ils en étaient là de leur entretien, lorsque don Quichotte aperçut de loin un grand nuage de poussière.

—Sancho, dit-il, enfin le voici, ce jour que la fortune me réservait, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une immortelle gloire! Vois-tu là-bas ce tourbillon? C'est une innombrable armée, composée de toutes les nations du monde.

—A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux: car de cet autre côté voilà le même tourbillon.

Don Quichotte se retournant, vit que Sancho disait vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchaient l'une contre l'autre. C'étaient deux troupeaux de moutons qui venaient par deux chemins opposés, et qui faisaient autour d'eux une poussière si épaisse, qu'il était impossible de les reconnaître, à moins d'en être tout près.

—Don Quichotte, transporté de joie, répétait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire, et lui dit :

—Eh bien ! monsieur, qu'avons-nous à faire là ?

—Ce que nous avons à faire, reprit le chevalier, déjà hors de lui. Prendre le parti du plus juste ; et je vais en peu de mots t'expliquer ce dont il s'agit. Ceux qui viennent vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'empereur Alifanfaron, souverain de la grande île de Trapobane. Les autres qui s'avancent par là, sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi de Garamantes, Pentapolin, au bras retroussé, ainsi nommé par ce que dans les batailles on le voit toujours le bras nu.

—Oui, dit Sancho ; mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils ?

—Par la raison, dit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est païen, veut épouser la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle et chrétienne.

—C'est bon, reprit Sancho ; je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne ; je ne peux guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavaliers, et je voudrais le mettre dans un endroit, où je sois sûr de le retrouver quand la chose sera finie.

—Ne t'en embarrasse point, mon ami ; qu'il se perde ou non, peu importe ; nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé. Viens voir avec moi sur cette colline les principaux chevaliers qui font la force de ces deux armées.

Tous deux gagnèrent une petite hauteur ; là, don Quichotte, voyant ce qui lui peignait son imagination, commença un long discours, en indiquant de la main tous les objets qu'il montrait à Sancho. Il nomma plus de cent chevaliers de l'une et de l'autre armée, et sans prendre haleine, il énuméra les différentes nations qui allaient ensanglanter les plaines. Le pauvre Sancho écoutait avec grande attention, mais, désespéré de ne rien voir, il dit :

—Monsieur, je me donne au diable si de tant de chevaliers, géants, chevaux, peuples, bataillons que nomme votre seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement.

—Hé quoi ! reprit don Quichotte ; tu n'en-

tends pas les hennissements des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes?

—Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlements de moutons.

—La peur te trouble le sens, répondit son maître, retire-toi si tu as peur; seul, je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir.

A ces mots, il pique Rossinante, et la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vitesse de son coursier. Sancho qui, dans ce moment aperçut les troupeaux, se mit à crier de toutes ses forces:

—Revenez, seigneur don Quichotte, eh! revenez, ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géants, ni de chevaliers. Que va-t-il faire? Malheureux que je suis!

Don Quichotte entra au milieu du troupeau de moutons, qu'il commença à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accoururent, en jetant des cris; mais voyant que rien ne l'arrêtait, ils chargent leurs frondes de pierres et les font siffler autour de sa tête. Notre héros n'y prenait pas garde et continuait son carnage, en disant toujours:

—Où est-tu, superbe Alifanfaron? Ose paraître devant moi; un seul chevalier te défie.

A l'instant même, une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des


L'aventure des
Moutons

côtes. Don Quichotte se sentit blessé, et tout de suite une seconde pierre le frappa et lui déchira la joue. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignant de l'avoir tué, se pressent de ramasser leurs morts, qui montaient à six ou sept moutons, et poursuivent leur route le plus vite qu'ils peuvent. Sancho, toujours sur la hauteur, regardait les œuvres de son maître, et s'arrachait la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre, et les bergers éloignés, il descendit, vint le relever, en lui disant :

—Ne vous avais-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étaient des moutons ?

—Est-ce ma faute ? répond don Quichotte, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons ? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho, monte sur ton âne, et suis-les, tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme.

—Il est plus pressé, répliqua Sancho, de vous panser, car votre bouche est pleine de sang.

En prononçant ces mots, il cherchait le bissac, et lorsqu'il s'aperçut qu'il l'avait oublié dans cette fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Don Quichotte vint le consoler.

—Ami, dit-il, de la constance ! L'instant du bonheur est proche, le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain, sans ressource, eh bien ! fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née, qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi nous, dont le cœur est pur, serions-nous abandonnés par le souverain du monde ?

—Par ma foi, dit Sancho tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant. Vous savez tout, en vérité !

—Mon ami, dans ma profession, il est nécessaire de tout savoir. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asile où nous puissions passer la nuit.

—Oui, pourvu que ce ne soit pas dans un château où il y a des gens qui se moquent de nous en nous faisant de mauvais tours.

—Guide-nous toi-même, mon fils, répondit don Quichotte, je te laisse pour cette fois maître absolu de choisir notre gîte.



Chapitre VII.

ILS SE MIRENT alors en chemin, et le bon Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire, en parlant de leur état et de ses espérances.

—Je pense, monsieur, lui dit-il, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie.

—Tu as grande raison, répondit don Quichotte ; j'avais oublié plusieurs promesses faites au nom de la chevalerie, mais avant peu je réparerai ma faute.

La nuit les surprit causant ainsi, au milieu du grand chemin. La faim les pressait ; ils

n'avaient point de bissac, ne découvraient point de maison, et les ténèbres devenaient à chaque instant plus épaisses. Ils marchaient toujours, espérant arriver enfin à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières. Sancho pensa s'évanouir de peur: don Quichotte lui-même fut troublé. L'un tira fortement le licou de son âne, l'autre retint les rênes de son cheval. Ils regardaient attentivement et cherchaient à deviner ce que cela pouvait être; mais les lumières, en approchant, devenaient plus grandes, et leur nombre semblait s'augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses membres. Les cheveux de don Quichotte se dressèrent sur sa tête. Cependant, il se ranima.

—Mon ami, dit-il, voici sans doute, une épouvantable aventure pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur tout entière.

—C'en est fait de moi, répondit Sancho, si c'est encore une aventure de fantômes, comme elle en a toute la mine. Eh! mon bon Dieu! où sont les côtes qui pourraient y suffire?

—Rassure-toi, mon fils, ne crains rien; je ne souffrirai pas qu'il t'en coûte un seul cheveu.

—Eh! si l'on vous enchante encore, comme la dernière fois, à quoi servira votre vaillance?

—Du courage! te dis-je du courage! Tu vas voir si ton maître en manque.

—Ah ! monsieur, je ne demande pas mieux que vous en ayez.

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvaient être ces lumières. Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches, dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho. Ces figures, au nombre de cinq à peu près, étaient à cheval, portant des torches à la main ; elles marmottaient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derrière elles, venait une litière noire, suivie de six cavaliers, couverts de crêpe depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle extraordinaire, au milieu de la nuit, dans un lieu désert, était capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Son maître lui-même, n'était pas trop rassuré. Mais il s'imaginait que cette litière renfermait quelque chevalier blessé ou tué par trahison, dont il devait venger la mort. Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin vis-à-vis des figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

—Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime ; je dois le savoir, afin de vous venger ou de vous punir.

Un des hommes lui répondit :

—Nous sommes pressés, et l'auberge est loin ; nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité.

—Ayez le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colère, ou préparez-vous au combat.

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule se cabre et tombe sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette par terre d'un coup de lance. De là, il court à un autre, et essaye de les attaquer tous. Ces pauvres gens sans armes, peu exercés à se battre, prennent la fuite en courant; avec leurs flambeaux, ils ressemblaient à une troupe de masques enterrant le carnaval. Le premier homme tombé était encore sous la mule, et son flambeau par terre brûlait près de lui, quand Don Quichotte, vainqueur, vint lui mettre sa lance près du visage, en lui criant de se rendre.

—Hélas! répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger, et je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas si vous êtes chrétien : vous commettriez un grand sacrilège, attendu que je suis tonsuré.

—Tonsuré! reprit notre chevalier; puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici?

—Pas grand'chose de bon, grâce à vous! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnais avec onze ecclésiastiques, mes confrères que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baeza, qui a demandé d'être enterré à Segovie, sa patrie.

—C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme?

—Qui l'a tué?

—Oui, sans doute, c'est là ce qu'il importe de savoir.

—Ma foi! c'est Dieu qui l'a tué avec une fièvre maligne.

—Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort.

—Je ne le pense pas, monsieur.

—Ce qui est bon, c'est que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche; que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts.

—Je voudrais bien, monsieur le chevalier, que vous puissiez redresser ma jambe.

—C'est un malheur, monsieur; mais aussi, pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couvert de crêpes et de surplis, avec des flambeaux, dans

un équipage de l'autre monde, qui devait avec raison, me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan ?

—Oh ! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi par charité, à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier.

Aussitôt don Quichotte appela Sancho. Sancho ne se pressait pas d'arriver, parce qu'il était occupé à débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menaient avec eux. Le prévoyant écuyer était parvenu à faire de son manteau une espèce de bissac, qu'il farcit des meilleures provisions ; ensuite il attacha le manteau sur son âne, et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux prêtre. Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau, et don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons, en l'assurant de nouveau qu'il n'avait pu s'empêcher de faire ce qu'il avait fait. Sancho le retint pour lui dire encore :

—Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit le chevalier *de la Triste Figure*.

Le pauvre prêtre partit. Notre héros de-

manda à Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avait donné ce surnom.

—Ma foi ! répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure qu'on puisse voir au monde.

—Ce n'est pas cela, mon ami, c'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits, a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé qui s'appelaient chevalier du Phénix, du Griffon, de la Mort. C'était sous ce nom et par cet emblème qu'ils étaient connus dans l'univers. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue ; je prétends m'appeler ainsi désormais.

Avant de quitter le lieu, notre héros eut la fantaisie de retourner sur ses pas et de visiter le cercueil qui était dans la litière, pour s'assurer si le gentilhomme était bien mort.

—Monsieur, lui dit Sancho, voici la première aventure dont nous nous tirons bien portants, n'allons pas gâter nos affaires. Ces gens-là n'ont qu'à s'apercevoir que c'est un seul homme qui les a battus, ils voudraient prendre leur revanche, et vous savez, comme moi tout ce qui

peut en résulter. Croyez-moi, gagnons la montagne. Nous avons faim ; j'ai de quoi manger, laissons aller, comme on dit, le mort en terre et le vivant à table. Aussitôt il fit marcher son âne devant lui ; don Quichotte, trouvant qu'il avait raison, le suivit sans répliquer.

Ils s'enfoncèrent entre deux collines, et parvinrent à une vallée profonde, où Sancho mit ses provisions sur l'herbe. Là, étendus tous les deux, sans autre sauce que leur appétit ils déjeûnèrent, dînèrent, soupèrent tout à la fois, avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques.





Chapitre VIII.

A CE moment, il vint à tomber un peu de pluie, Sancho voulait chercher un abri, mais son maître s'y refusa. Ils n'avaient pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'ils aperçurent de loin un homme à cheval qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or.

—Sancho ! s'écria don Quichotte, plein de joie ; selon les apparences, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin que j'ai juré de conquérir.

—Monsieur, répondit Sancho, si j'avais la permission de parler comme autrefois, je vous dirais de prendre garde que ceci ne soit pas encore des moulins.

—Va-t-en au diable, avec tes moulins, malheureux incrédule, comment veux-tu que je m'abuse ? Ne vois-tu pas venir à nous ce chevatier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or ? Sancho craignit la colère de son maître, et ne souffla mot.

En effet, Sancho avait raison, don Quichotte s'imaginait voir avancer vers eux un chevalier sur un beau cheval, la tête couverte d'un casque d'or. Mais ce guerrier était tout simplement un barbier qui habitait un tout petit village. Cejour-là on l'avait fait appeler pour un malade qui avait besoin d'une saignée, et pour un de ses voisins qui voulait se faire tailler la barbe. Le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune; surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, il avait mis sur sa tête ce bassin de cuivre qu'on voyait luire d'un quart de lieue.

Quand le pauvre barbier fut proche, notre héros, sans explication, court à lui, la lance en arrêt. Le barbier, qui voit arriver ce fantôme, se jette promptement à bas de son âne, et plus léger qu'un chevreuil, commence à fuir dans la campagne, en laissant par terre le bassin de cuivre.

—Par ma foi! dit l'écuyer, en prenant le plat à barbe, ce bassin-là est encore neuf, et vaut au moins huit pièces. Il le remet à son maître qui le plaça sur sa tête le tournant et le retournant pour l'y ajuster, disant avec étonnement:

—Le païen pour qui l'on forgea ce casque, devait avoir une furieuse tête.

Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire.

—Qu'as-tu donc? lui dit don Quichotte.

—Rien, monsieur, répondit-il, je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe.

—Il est vraisemblable, Sancho, qu'un casque enchanté serait tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant, qui, sans en connaître le mérite, en aura fondu la moitié, de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui, à la vérité, a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe, je sais ce qu'il vaut. Je le ferai mettre en état, en attendant je vais le porter tel qu'il est.

—Vous êtes le maître, monsieur, mais, en attendant, que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval gris pommelé, qui ressemble aussi à un âne gris?

—Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus, et les chevaliers d'autrefois ne s'emparaient guère des chevaux de leurs ennemis, à moins qu'ils n'eussent perdu le leur dans le combat. Laisse donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler; son maître le viendra reprendre.

Sancho se tut, et bientôt les deux compagnons continuèrent leur route, mais Sancho se tourmentait sur beaucoup de choses, et finalement demanda à son maître la permission de causer un peu.

—Parle, Sancho, reprit don Quichotte, mais sois bref.

—Depuis quelques jours, monsieur, je réfléchis que nous ne gagnons pas grand'chose à chercher ainsi des aventures, car, enfin, vous avez beau vaincre et faire de belles actions dans ces déserts, personne ne les voit, personne n'en sait rien ; et votre valeur n'obtiendra point ainsi la renommée dont elle est digne.

—Ce que tu dis là, Sancho, ne manque pas de raison ; mais avant d'arriver à ce point, il est nécessaire d'avoir un peu couru le monde, en cherchant des aventures, afin d'avoir acquis la gloire.

Après cette conversation, notre chevalier aperçut dans le grand chemin, une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble par une longue chaîne de fer ; ils étaient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes, et deux fantassins armés de lances.

—Voilà, dit Sancho, la chaîne de forçats que l'on mène ramer aux galères du roi.

—Comment, des forçats ! s'écria don Quichotte ; est-il possible que le roi force ses sujets ?

—Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés, pour leurs délits, à servir sur les galères.

—Il n'y vont donc pas de bon gré ?

—Non, assurément.

—Cela me suffit ; je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne.

Don Quichotte s'avance alors et demande, avec beaucoup de politesse, à ceux qui conduisaient la chaîne, de vouloir bien lui dire pourquoi on traitait ces malheureux ainsi. Un des cavaliers, touché par sa courtoisie, lui dit :

—Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables ; mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts ; si votre seigneurie veut s'informer auprès d'eux-mêmes de ce qu'elle désire savoir, ils sont bavards de leur métier, et ne demanderont pas mieux que de vous en instruire.

Avec cette permission, notre héros s'approcha des galériens, et leur demanda pour quelles fautes ils allaient aux galères.

Le premier s'était épris d'une bourse d'or qu'un vieil avare tenait enfermée, il avait enlevé la bourse. La justice lui avait fait donner cent coups de fouet sur les épaules, et l'envoyait servir trois ans dans la marine royale.

Le second avait trouvé des troupeaux errants dans la campagne, et, par suite de son goût pour la vie pastorale, les avait recueillis. Il avait reçu six cents coups de fouet, et était condamné à six ans de galère.

Le troisième, faute de dix ducats pour adou-

cir le rapporteur et le greffier, s'en allait ramer avec les autres. Bref, tous ces honnêtes gens avaient de si bonnes raisons à alléguer, que don Quichotte fut touché de l'injustice du sort envers eux.

—Cela me suffit, dit-il, en élevant la voix. D'après tout ce que je viens d'entendre, il est clair, mes frères, que, quoique vous alliez aux galères pour le châtiment de vos fautes, cependant, vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté ; d'ailleurs, il n'est que trop commun que le manque d'argent, le peu de crédit, la passion ou la sottise des juges fassent condamner l'innocence. Après avoir réfléchi à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui du secours aux opprimés, mais, comme la sagesse prescrit d'employer toujours la douceur et la raison avant d'en venir à la force, j'ai l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et de les laisser aller en paix.

—La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire, en riant, et vous savez la prolonger avec sang-froid. De bonne foi ! Vous voulez que nous mettions en liberté tous les galériens ? Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que

vous avez sur la tête, et croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat.

—C'est vous qui êtes un chat, un rat, un maraud, répond don Quichotte. Aussitôt, d'un coup de lance il le jette à terre. Les autres gardes tout surpris mettent l'épée à la main, et viennent attaquer notre héros, mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir après leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avaient pas assez de bras. Sancho aidait un certain Ginès de Passamont, le plus scélérat de tous, à se débarrasser de ses fers. Passamont fut le premier libéré, il saute sur le commissaire étendu à terre, lui prend son escopette, alors ajustant les gardes l'un après l'autre sans la tirer, il les met bientôt en fuite, à travers une grêle de pierres que leur lançaient les autres galériens.

La victoire était complète, mais Sancho n'était pas trop content. Il dit à son maître qu'il craignait pour leurs vies, et qu'ils feraient mieux de se cacher dans les montagnes voisines.

Don Quichotte avait un autre projet. Il appelle tous les galériens, occupés à dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle, et, les regardant avec gravité :

—Messieurs, dit-il, la reconnaissance est, de toutes les vertus, la plus chère aux âmes bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute point qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso, vous présenter devant Madame Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la Triste Figure, se recommande à son souvenir. Vous lui conterez, de point en point, comment j'ai brisé vos fers, et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

—Seigneur Chevalier, notre libérateur ! répondit au nom de tous, Ginès de Passamont, ce que vous nons demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins nous serions sûrement repris. Nous prions votre seigneurie de vouloir bien changer cette ambassade à Madame Dulcinée du Toboso contre un certain nombre d'*Ave Maria* dits à l'intention de cette belle dame.

—Pardieu ! s'écria don Quichotte en colère, vous irez tout seul, vous qui parlez, chargé de votre belle chaîne.

Passamont n'était point patient. Il fit signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur don Qui-

chotte, que son bouclier ne pouvait suffire à l'en garantir.

Sancho s'était mis à l'abri derrière son âne. Le malheureux chevalier fut atteint et renversé. En un instant, les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, dont ils lui donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent par terre, et dépouillent notre héros d'une casaque qu'il portait sous ses armes.

Sancho en fut quitte pour son manteau. Après s'être partagé le butin, les galériens s'échappèrent par diverses routes, plus occupés de se mettre en sûreté que d'aller trouver Madame Dulcinée.



Chapitre XI.



PRÈS cette triste rencontre, les deux aventuriers se dirigèrent vers des montagnes appelées la Sierra Morena, ils avaient l'intention de s'y cacher pendant quelque temps ; en effet, tous les deux avaient besoin de repos. Mais le destin les poursuivaient, et des aventures, pour la plupart désagréables, leur arrivaient sans cesse. Tous les deux n'en pouvaient plus, et le pauvre héros avait reçu tant de blessures qu'il avait de la peine à remuer. Un jour, Sancho lui dit :

—Monsieur, je vous en prie, retournons à notre village, nous laisserons passer cette mauvaise veine, et puis nous recommence-

rons. Quel fut son étonnement en entendant la voix faible de son maître qui y consentait et en plus demandait à Sancho de le faire transporter chez lui dans un char enchanté !

En effet, on l'amena chez lui dans une charrette, et arrivé à la maison, on fut forcé de porter notre chevalier errant dans son lit. Il y passa tout un mois, entouré des bons soins de sa nièce et de sa gouvernante. Mais bientôt don Quichotte recommença ses histoires ; il en racontait au curé et au barbier, qui venaient le voir souvent. Un jour sa nièce, qui l'écoutait, s'écria toute désespérée :

—Hélas ! hélas ! c'en est fait de nous, mon oncle veut redevenir chevalier errant.

—Redevenir ! répondit don Quichotte : je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grâce à Dieu.

Bientôt don Quichotte fit venir son écuyer fidèle, et tous les deux résolurent de partir tout de suite pour Saragosse, où devaient se célébrer des joutes pour la fête de Saint Georges.

Pendant ce voyage, il arriva à don Quichotte une de ses aventures les plus remarquables. Au moment où les deux hommes se reposaient après un déjeuner bien copieux, Sancho aperçut un chariot de grandes dimensions qui s'approchait d'eux.

—Que mes ennemis viennent ! s'écrie don Quichotte ! Je les attends, je les défie ; je me

sens capable à présent de vaincre Satan lui-même !

En effet, la voiture avançait, conduite par deux hommes. Don Quichotte marche vers eux.

—Mes frères, dit-il, où allez-vous ? Quel est ce char ? Que contient-il ?

—Monsieur, répond le conducteur, cette voiture est à moi, elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique, que le gouverneur d'Oran envoie à sa majesté le roi d'Espagne.

—Sont-ils un peu forts ces lions ?

—Si forts que jamais il n'en vint de pareils en Espagne. J'en ai déjà rencontré plusieurs ; mais voici les plus beaux que j'ai vus. Le lion est dans cette cage, la lionne dans celle-là. Ils n'ont pas encore mangé d'aujourd'hui ; je prie votre seigneurie de ne pas nous retenir davantage.

—J'entends, reprit don Quichotte avec un sourire de dédain. Mon ami, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages, et laissez-moi ces pauvres bêtes ; je serai bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les addressent ce que c'est que don Quichotte de la Manche.

Tandis que le conducteur, pétrifié, regardait en silence notre héros, Sancho s'approche, les mains jointes, les larmes aux yeux :

—Seigneur, lui dit-il ; il est plus sûr que ces lions vont nous manger ; ayez donc pitié de nous !

—Imbécile ! reprit don Quichotte. Chacun son affaire ; moi, je m'entends à la chevalerie. Je sais beaucoup mieux que je n'en ai l'air que ces lions ont quitté l'Afrique pour m'attaquer ou ne pas m'attaquer. Je vais l'éprouver à l'instant. Et toi, coquin de gardien, je jure par Dieu que si tu n'ouvres pas ces cages immédiatement, cette lance que tu vois va te clouer à la charrette ! Le conducteur, effrayé de ces paroles, supplia notre héros de le laisser dételer ses mules, afin de sauver ces pauvres bêtes.

—Homme de peu de foi ! s'écria don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes, dételle tes mules, et dans un moment, tu verras toi-même l'inutilité de ta demande.

Le conducteur descendit aussitôt, et se hâta de dételer. Le gardien, regardant Sancho, dit à haute voix :

—Monsieur, je vous prends à témoin que c'est par force que je vais rendre libres ces animaux. Je vous exhorte à vous mettre en sûreté, avant que j'ouvre ces cages, quant à moi, je ne risque rien, ces lions me connaissent.

Sancho vint encore prier son maître de renoncer à son intention

—Monseigneur, lui dit-il, il n'y a rien ici qui ressemble à de l'enchantement. J'ai vu à travers ces barreaux une seule patte; je vous réponds sur ma foi, que d'après cette patte-là, le lion doit être plus gros qu'une montagne!

—Oh! sans doute, reprit don Quichotte. Les lions sont toujours gros quand on a peur. Retire-toi, mon pauvre Sancho, si je péris dans ce combat, tu sais ce qu'il faut dire à Dulcinée. Allons, finissons-en.

Notre héros descend de son cheval, jugeant qu'il ferait mieux de combattre à pied. Aussitôt il se jette à terre, se débarrasse de sa lance, de son écu, tire son épée, et, se recommandant à Dieu et à Dulcinée, tranquille, l'œil assuré, il vient d'un pas ferme et grave se placer devant le chariot.

Le gardien ouvre toute grande la cage du lion, et découvre tout à coup son énorme taille, sa crinière horrible, ses yeux farouches et sanglants. Don Quichotte le considére sans effroi, le lion se retourne, se couche, étend lentement ses membres, ouvre sa gueule profonde, et fait un long bâillement; ensuite, avec sa langue, il essuie, et nettoie son mufle, passe et repasse la langue sur ses joues, sur ses paupières, se lève, allonge sa tête hors de la cage, et pro-

mène à droite et à gauche, deux prunelles qui ressemblent à deux immenses brasiers.

Notre chevalier attentif, suivait tous ces mouvements, il avait un vif désir de commencer le combat ; mais le lion, après avoir regardé de tous les côtés, se retourne, présente son derrière au héros, et se couche au fond de la cage. Don Quichotte voulait que le gardien l'irritât à coups de bâton et le forçât de s'élancer.

—Non pas, s'il vous plaît, reprit le pauvre homme ; car la première chose qu'il ferait serait de me mettre en morceaux. Mais, en vérité, seigneur chevalier, vous devriez être plus que content. Vous avez poussé la valeur jusqu'au point où elle peut atteindre, pourquoi vouloir tenter deux fois la fortune ? La victoire est à vous, seigneur, le lion a fui, donc il est vaincu.

—Vous avez raison, reprit don Quichotte ; ami, fermez cette cage, et donnez-moi une attestation, en bonne forme, de ce que vous m'avez vu faire. Je suis quitte envers ma conscience, meurent les enchanteurs, et vive la chevalerie !

Le gardien ne demandait pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma la cage, tandis que notre héros, mettant son mouchoir au bout de sa lance, fit des signes et cria

de loin à Sancho de revenir. Sancho arriva en courant, s'écriant "que je meure, si mon maître n'a pas vaincu ces terribles bêtes!"

Alors le conducteur se mit à raconter, avec de grandes louanges de don Quichotte, tout ce qui s'était passé.

—Eh bien! que t'en semble, ami Sancho, dit son maître. Penses-tu que le vrai courage soit toujours victime des enchanteurs? Va, mon fils, je sais bien qu'ils ont quelque pouvoir sur la fortune, ils n'en ont pas sur la vertu. On estime l'adroit chevalier, qui, dans une grande place, en présence de la cour, perce de sa lance un taureau furieux. Je suis loin de mépriser cette gloire, mais il en est une plus belle, parce qu'elle est plus utile, c'est celle du chevalier errant, qui s'en va parcourant les déserts, les solitudes, les montagnes, affrontant, cherchant les périls, uniquement pour défendre, pour soulager quelques infortunés, pour faire de bonnes actions qui valent mieux que des actions brillantes.

—Messieurs, ajouta-t-il, si sa majesté vous demande quel est celui qui osa mettre fin à cette aventure, je vous serai obligé de dire que c'est le chevalier aux lions. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais, et de quitter le surnom de la Triste Figure, que j'avais porté jusqu'à présent.

Chapter X.



ON Quichotte et Sancho arrivèrent un jour sur les rives de l'Ebre, beau fleuve d'Espagne, lorsque tout à coup don Quichotte aperçut une petite barque sans rames, sans gouvernail, amarrée à un tronc d'arbre. Il regarde autour de lui, ne voit personne, et sans rien dire, descend de son cheval. Sancho lui demande ce qu'il veut faire.

—Mon devoir, répond-il gravement. Cette barque n'est pas là pour rien. Si tu connaissais comme moi nos livres, tu saurais, ami, que lorsqu'un chevalier se trouve dans un péril imminent, l'enchanteur, chargé du soin de ses affaires, ne manque jamais d'envoyer, quelque fois à deux milles lieues, soit un nuage, soit une barque à un autre chevalier qui arrive en un clin d'œil par les airs ou sur les flots au secours du héros opprimé. C'est notre usage de tous les temps. Voici la bar-

que, hâte-toi donc d'attacher à un arbre Rossinante; avec ton âne, entrons dans ce léger esquif, et suivons en aveugle nos destinées. Celui qui va nous conduire, peut-être à l'extrémité du pôle, saura prendre soin de nos coursiers.

—Allons, monsieur, les voilà liés, quand partons-nous pour ce beau pays?

—Tout à l'heure, ami, suis-moi, lève l'ancre et parcourons les mers.

Notre héros saute dans la barque, son écuyer qui le suit, rompt le lien qui l'attachait, et le bateau, s'éloignant du bord, suit doucement le cours du fleuve. Il n'était pas encore à deux toises du rivage, que Sancho se mit à trembler de peur.

—Monsieur, dit-il, voyez Rossinante qui fait des efforts pour se détacher, voyez mon âne comme il me regarde avec inquiétude et tendresse! O! mes bons amis! mes pauvres enfants! ne vous désolez pas, je vous prie, nous reviendrons, nous reviendrons. J'espère que la folie qui nous force à vous abandonner ne sera pas de longue durée, bientôt nous vous aurons rejoints.

Ces paroles étaient entrecoupées de sanglots, mais le sévère don Quichotte, indigné de tant de faiblesse, fixa sur Sancho des yeux de colère:


LA
BARQUE
ENCHANTÉE

—Qu'as-tu, dit-il, homme sans courage, plus timide que le faon des bois, que le ver de terre? Que te manque-t-il et que souffres-tu? Assis à ton aise dans un navire, comme Cléopâtre sur le Cydnus, tu suis le paisible cours du plus beau fleuve du monde, tu fais cent lieues par minute; et depuis que nous parlons nous avons déjà parcouru quarante degrés de latitude, nous avons, au moins, passé la ligne équinoxiale.

—Dites-moi, monsieur, comment l'on est sûr que l'on a passé cette ligne?

Écoute: lorsque nos vaisseaux partent de Cadix pour les Indes, ils reconnaissent qu'ils sont au-delà de la ligne équinoxiale à ce que tous les insectes qui sont alors dans le vaisseau meurent sur-le-champ.

Sancho, qui écoutait son maître avec une extrême attention, porte vivement la main à sa jambe, et regardant don Quichotte:

—Monsieur, lui dit-il, vous pouvez compter que nous n'avons point passé cette ligne, car je viens de prendre une puce qui me mordait jusqu'au sang; d'ailleurs, Rossinante est là-bas, je le vois encore avec l'âne, et nous allons si doucement que nous n'avons pas fait vingt toises.

A ce moment, la barque enchantée, arrivant près d'une grande île où le lit du fleuve était plus étroit, avança plus rapidement, et se

rapprochant du bord, alla donner contre un tronc de saule, qui la fit aussitôt chavirer. Notre héros et son écuyer tombèrent au milieu des ondes. Don Quichotte, qui savait nager comme un poisson, eut bientôt gagné la rive, malgré le poids de ses armes. Sancho qu'il aida, se sauva de même; et tous les deux à terre, ruisselant d'eau de toutes parts, se virent environnés de pêcheurs, maîtres de la barque. Ceux-ci demandaient, avec de grands cris, qu'on leur payât le dommage. Don Quichotte ne s'y refusait point, pourvu, disait-il, qu'on lui indiquât la forteresse ou le château dans lequel on retenait captif le chevalier qu'il venait délivrer.

—Quelle forteresse et quel chevalier? répondaient toujours les pêcheurs. Il ne s'agit que de notre barque que vous avez essayé de mettre en pièces.

—Allons, dit enfin, le héros, je vois que je prêche dans le désert, et je commence à deviner le grand secret de cette aventure: c'est un combat de magiciens. L'un voulait que je délivrasse ce malheureux chevalier, l'autre veut le retenir, l'un m'envoya cette barque, et l'autre l'a renversée. J'ai fait tout ce qu'il m'était possible de faire; apparemment les destinées réservent à un autre un si grand exploit. Il suffit; qu'on paye ces bonnes gens.

Sancho convint du prix avec les pêcheurs, et sur-le-champ l'acquitta. Nos deux héros, assez tristes, après s'être séchés au soleil, s'en retournèrent rejoindre leurs coursiers.

Telle fut la glorieuse fin de l'aventure de la barque enchantée.



Chapitre XI.

ENSUITE don Quichotte et son écuyer séjournèrent plusieurs mois chez le duc et la duchesse Trifaldi. Pendant ce temps, le brave Sancho se montra bien fidèle à son maître, et celui-ci lui promit de trouver une île quelconque, afin de l'en nommer gouverneur. Don Quichotte expliqua ce projet au duc et à la duchesse, et bientôt on lui annonça que le rêve de Sancho allait se réaliser. Tout avait été mis en ordre et on en fit part à Sancho. Un bourg, d'à peu près mille maisons, qui appartenait au duc, composait le puissant état où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. A l'arrivée de Sancho les cloches sonnèrent, on le reçut avec beaucoup de joie, on le conduisit à l'église, où il assista à une grande cérémonie en son honneur.

Bientôt, on annonça que le banquet de réception était tout prêt, et Sancho, à qui l'appétit ne manquait jamais, eut hâte de se



Sancho dans son role de Gouverneur

mettre à table; il mourait de faim, et se mit à remplir son assiette. Mais à peine eut-il porté le premier morceau à sa bouche, qu'un grand personnage, tout habillé de noir, et qui se tenait toujours tout près de lui, baissa une baguette qu'il tenait à la main, et tout de suite l'assiette et le plat furent emportés. Le maître d'hôtel présente un autre mets, le gouverneur veut en goûter, la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre; surpris et peu satisfait de cette façon de dégarnir la table, Sancho demanda à l'homme à la baguette, si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe.

—Non, Seigneur, répond le grand personnage, j'ai l'honneur d'être le médecin du gouverneur de cette île; cette place me prescrit d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela, j'assiste toujours à son repas, et je ne le laisse manger que les choses qui lui conviennent. Je trouve que votre seigneurie n'a pas besoin de beaucoup de plats, qu'elle peut fort bien dîner avec un peu de conserves, et si elle se sent grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil.

—Monsieur le docteur, s'écria-t-il, sortez sur-le-champ de ma présence, sinon je jure par Dieu que je vous fais pendre, sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin!

Mais immédiatement un autre personnage se présenta devant Sancho, et lui expliqua qu'il était son secrétaire, et demanda de lui parler tout de suite, d'une affaire importante. Alors, le pauvre Sancho sort de table. Son secrétaire le conduit dans un cabinet particulier et lui donne une lettre. Sancho, qui ne savait pas trop bien lire, est obligé de demander à son secrétaire de lui lire la lettre à haute voix. En effet, elle était inquiétante. Elle était du duc lui-même, et annonçait au gouverneur que des ennemis allaient venir attaquer son île pendant la nuit—elle contenait, en plus, cette phrase:

—Examinez avec soin tous ceux qui vous approcheront, et surtout ne mangez rien de ce qu'on vous présentera.

Quel conseil pour un homme qui mourait de faim.—Mais Sancho s'en dédommagea en donnant l'ordre de lui apporter du pain bis avec quelques livres de raisin. Après en

avoir suffisamment mangé, il se mit à régler tout ce qui le concernait. Pendant sept jours Sancho eut une existence bien pénible. Mais la journée où on lui annonça que les ennemis étaient à la porte, et qu'il fallait se battre avec eux, fut la plus terrible de toutes. Le pauvre Sancho eut beau essayer de se mettre à la tête de ses hommes, et de porter les armes, rien ne réussit—il entendit les cris de ses ennemis victorieux, et tout honteux, il se sauva à l'écurie où il savait qu'il allait trouver son cher et fidèle âne. Il lui prit la tête dans les mains, lui donna un baiser sur le front, puis il l'attela tout seul, le monta comme autrefois, et se tournant vers le secrétaire, le médecin et le maître d'hôtel, qui le regardaient, il leur dit :

—Messieurs, je retourne à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né pour gouverner ou défendre des îles. Je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler la vigne, qu'à faire des ordonnances et livrer bataille. Pauvreté, paix, liberté, voilà les seuls vrais biens dans ce monde. Adieu, messieurs, je vous salue.



Chapitre XII.

LE fidèle Sancho rentra immédiatement chez le duc et la duchesse, et leur raconta sa décision. Il fut reçu avec grande joie par son maître, qui avait été aussi malheureux que lui pendant le peu de temps qui les avait séparés.

Aussi en voyant son écuyer tout prêt, don Quichotte décida de se mettre en route. Il fit ses adieux à la duchesse, en l'assurant qu'il était obligé de reprendre sa vie de chevalier errant. Mais le pauvre don Quichotte n'était plus si robuste qu'autrefois. Il avait beaucoup souffert dans toute ses aventures, et il n'était plus jeune.

Le lendemain, don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près

de lui, sur son âne, montrait un visage satisfait. Tous les habitants du château étaient aux balcons, aux croisées; tous saluaient les deux héros. La duchesse leur tendait les mains, leur répétait adieu.—

—"Partez, s'écria-t-elle, partez, modèle des cœurs fidèles: allez retrouver la seule beauté, digne d'une si rare constance." Don Quïchotte baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante et, suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse. Aussitôt qu'il se vit en pleine campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son âme une force, une ardeur nouvelle; et, se tournant vers son écuyer:—"Ami, dit-il, dans l'univers il n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux, de l'amour des hommes: ce bien, c'est la liberté; je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on m'a prodigués dans ce château d'où nous sortons, de l'abondance de la grandeur que l'on y voyait régner; eh bien, ami, dans ces banquets magnifiques où les breuvages délicieux, où les mets les plus délicats se succédaient, variaient sans cesse, rien ne réveillait mon goût, rien ne flattait mes désirs; je n'étais pas libre, je me sentais dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offrait."

—Monsieur, répondit l'écuyer, ce que vous dites est fort beau ! cependant vous me permettrez d'être bien aise de ce que l'intendant de Madame la duchesse soit venu me remettre de sa part deux cents écus d'or, dans une bourse que je porte ici sur mon estomac. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien ; ces châteaux-là ne sont pas communs, tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où l'on est roué de coups.

En s'entretenant ainsi, nos voyageurs entrèrent dans un bois peu éloigné de la grand' route.

A peine eurent-ils fait quelques pas, que don Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte, tendus avec art sous le feuillage.

—Sancho, dit-il, ou je me suis bien trompé, ou voici une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées : les magiciens, mes persécuteurs, ont imaginé sûrement de m'arrêter dans ces filets ; mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, cette main va bientôt les rompre.

A ces mots, tirant son épée, il se disposait à briser les filets, lorsqu'il vit paraître deux jeunes bergères, dont l'air, la démarche, les riches habits, n'annonçaient pas de simples paysannes.

—Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles, ne brisez point des filets qui ne sont pas un piège pour vous: nos innocents plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des bois, se réunissent tous les ans, pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs fa milles heureuses, habitant un bourg voisin. Ici on retrouve la douceur de la vie pastorale. Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espérons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes, la franchise et la gaieté vous y recevront; dans la nouvelle Arcadie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les droits de l'hospitalité.

—Mesdames, répond le héros, plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerais mieux, si vos filets couvraient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans une autre bouche, pourraient ressembler à de l'exagération, mais elles deviendront bien simples quand vous saurez que celui qui vous parle est don Quichotte de la Manche.

—Ah! mon amie, s'écrie alors la bergère qui n'avait encore rien dit, quelle est notre félicité! Le chevalier que nous voyons est

le modèle de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidèle; j'ai lu, je sais par cœur son admirable histoire, et je gagerais que cet homme que nous voyons derrière lui est le bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers.

—C'est tout comme vous le dites, répond Sancho; c'est moi qui suis moi, et voilà mon maître.

—Ma chère amie, ajouta la bergère, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instants.

—Je vous rends grâces de tant de bonté, dont je ne profiterai point, répond don Quichotte; je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos.

Dans ce moment arrivèrent plusieurs bergers, frères, amis des deux bergères. Instruits par elles que ce héros était le fameux don Quichotte, dont ils avaient lu les grandes actions, ils le supplièrent de nouveau de venir au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier accepta volontiers l'invitation des bergers et pendant le repas, il devint l'objet de tous les hommages.

A la fin du banquet, don Quichotte dit à ses hôtes: "Permettez-moi de vous confier un projet que m'inspire la reconnaissance. Je veux tout à l'heure monter à cheval, me

placer sur la grand' route, et là, soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers qu'il n'est personne dans l'univers que l'on puisse comparer à ces aimables bergères, pour les grâces et la politesse." Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre héros sort de table, court monter sur Rossinante, et suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs, qui voulaient voir la fin de cette aventure, il va se planter au milieu de la route !

Quelques instants après, on vit venir dans le chemin des hommes à cheval et, à pied, armés de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisaient voler au loin la poussière. Les bergères les eurent à peine distingués qu'elles se retirèrent avec effroi. Le seul don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'affermit sur sa selle et demeure à sa place. Sancho se couvre du mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance et l'un de ceux qui le guidaient se met à crier :—Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pièces."

—Vraiment, répondit le chevalier, c'est bien à moi que les taureaux font peur ! Quand ils seraient de Xarama, ce bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergères de ce bocage . . . .

Il n'acheva point ; les taureaux interrompirent son discours en jetant par terre et le héros et son cheval, et l'écuyer et son âne. Ils leur passèrent tous sur le corps, sans seulement les regarder ; et lorsque nos aventuriers se relevèrent, les taureaux étaient déjà loin. Don Quichotte, tout en boitant, eut beau courir après eux, les traiter de lâches, de malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena doucement à son maître, qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparaître devant les bergères de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.




Le
Retour

Chapitre XIII.

LES deux amis voyagèrent ainsi pour la dernière fois ensemble. Ils passèrent trois jours et trois nuits en plein air, enfin, ils arrivèrent sur le haut d'une colline, d'où ils pouvaient voir leur village. A cette vue, Sancho se mit à genoux.

—O ! ma chère patrie ! s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils Sancho ; reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître, le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honneur et ta gloire.

Tout de suite don Quichotte et Sancho entrèrent dans le village.

Don Quichotte descendit de son cheval pour embrasser le curé, qui venait au-devant de lui, et prit le chemin de sa maison, entouré par une foule d'enfants, qui criaient de toutes leurs forces :

—Voici le seigneur don Quichotte ! Voici le bon Sancho Pança ! et ils appelaient Thérèse, la femme de Sancho.

En même temps, la gouvernante et la nièce sortirent pour recevoir don Quichotte ; elles furent frappées de l'apparence du héros, et eurent hâte de le faire coucher. Mais notre pauvre héros ne dut plus se lever. Une mélancolie terrible s'empara de lui, et il n'eut un sourire pour personne, excepté pour Sancho.

Au bout de six jours, don Quichotte sachant bien qu'il allait mourir, appela sa nièce, et lui dit :

—Ma chère fille, rendez grâce à Dieu qui aujourd'hui vient de m'accorder le plus signalé des bienfaits, le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie. Ce bien si cher, c'est la raison ; je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées, le ciel me la rend aujourd'hui, je n'en jouirai pas longtemps, ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux profiter, au moins, de ces courts moments, pour réparer, autant qu'il m'est possible les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc mon ami monsieur le curé,

le barbier, et mon fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire.

Quand ils arrivèrent tous les trois, il leur dit :

—Mes amis, hâtez-vous de me féliciter, je ne suis plus don Quichotte de la Manche, je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommait autrefois *le Bon*.

Alors, il embrassa tendrement son fidèle ami Sancho, reçut les sacrements des mains de monsieur le curé, et rendit son âme à Dieu.

F I N I S



.40
1.00 R.

Da 0/s